La Corse : description et souvenirs

Autor(en): **Jaquet**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **57 (1928)**

Heft 6

PDF erstellt am: **02.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1039048

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

On y trouve toutes les espèces qui prospèrent en Gruyère. Les arbres sont alignés avec ordre. Chaque automne et chaque printemps, mon père appelle un jardinier de la place et surveille les travaux. Il soignerait bien lui-même son verger, mais il est occupé toute la journée à son bureau.

Nous tirons de notre verger de nombreux repas. Nous faisons aussi de précieuses provisions pour l'hiver. Bocaux et rayons de la cave sont bien garnis. Au printemps, nous savourons encore les fruits délicieux.

Durant les vacances, nous aimons à nous asseoir sur les bancs installés le long du verger. Les oiseaux gazouillent dans les branches et l'air est tout embaumé du parfum des fleurs et des fruits.

Bulle, le 11 janvier 1928. André Pauli, *instituteur.*

LA CORSE

DESCRIPTION ET SOUVENIRS

Conférence donnée par M. le Dr Jaquet
à la Société fribourgeoise des Sciences naturelles, le 18 février 1926

(Suite et fin.)

Le souvenir de ce même voyage, d'Ajaccio à Bonifacio, 137 kilomètres, au terme duquel se produisit l'incident que je viens de raconter, est encore trop vivant à ma mémoire pour que je le passe sous silence.

Comme c'était un dimanche, et bien que j'eusse retenu et payé ma place la veille, au moment du départ, la patache se trouva bondée et ma place prise. Pour trancher la contestation qui s'ensuivit, le cocher, trop soucieux de soigner la recette, m'invita à monter à ses côtés sur l'impériale. Je ne demandais pas mieux ; au moins, disais-je, j'aurai de l'air au lieu d'étouffer dans l'intérieur. Donc me voilà perché et nous voilà partis au grand trot des six petits chevaux corses, agiles comme des gazelles. A midi, nous sommes à Cauro ; tout le monde descend et se rend à l'auberge pour déjeuner. Seul d'étranger parmi les voyageurs, je prends place à une petite table. Mais je comptais sans les usages du pays. Mes compagnons m'invitèrent à prendre place à leur table et à déjeuner en commun. Je compris que tout raisonnement était inutile. L'usage de manger ensemble, sans distinction de rang et d'origine, est général dans toute la Corse.

Le repas fini, chacun reprend sa place dans la voiture qui, elle-même, reprend sa course furibonde. A chaque contour, et Dieu sait s'il y en a et combien brusques ! je croyais être projeté à distance de mon perchoir sur le sol. La vieille patache geignant et cahotant d'une façon inquiétante, nous dévalions vers le fond des vallées avec un train des cinq cents diables pour remonter à hue et à dia le versant opposé. Nous atteignons Santa Maria Siché. C'est 4 heures. Plusieurs voyageurs descendent qui sont aussitôt remplacés par d'autres. Nous descendons à une allure éperdue vers la vallée du Favora. Nous relayons à Petreto-Bicchisano, puis au cours d'une montée interminable, partie en sous-bois, quelques-uns d'entre nous mettent pied à terre, tant pour soulager les chevaux que pour détendre nos membres brisés et jeter un coup d'œil sur la flore de la région. Devant nous, sur la route, un vieux curé chaussé de sabots, la soutane râpée

et étriquée battant ses jambes nues, chassait de la trique un chétif petit âne attelé à la charrette. Nul doute que ce ne fut un excellent curé, mais, pour qui vient de Fribourg, un si étrange équipage ne manque pas de saveur. Plus haut, nouvelle charrette gémissant, celle-ci, sous le poids d'une cargaison des plus hétéroclites, et, par-dessus le tout, une femme bien vieille et souffrante se mettait en frais d'éloquence pour prêcher la vertu à un jeune poivrot qui s'en fichait comme un poisson d'une pomme. Enfin, nous arrivons en haut ; la voiture nous jreoint, et nouvelle descente vertigineuse comme les précédentes. Nous brûlons Casalabriva, Olmeto, et, à 10 heures ½, moulus, nous tombons en bolide sur Propriano dont les maisons blanches se reflètent dans les eaux du port illuminé d'un beau clair de lune. Le courrier échangé et les chevaux relayés, nous repartons pour Sartène à 12 kilomètres. Nous arrivons ; il est minuit. Je meurs de faim, je grelotte de froid ; car, à une journée torride, succédait une nuit très fraîche. On nous introduit à l'hôtel ; tout le personnel est couché. Impossible de rien obtenir, sauf une méchante chaise sur laquelle on m'invite à dormir en me signifiant d'avoir à être prêt sur la rue à 4 heures ½ du matin pour la dernière étape de 55 kilomètres, fort heureusement celle-ci en automobile. A l'heure dite, j'étais profondément endormi, une lourde main s'abattait sur mon épaule : « Monsieur, c'est l'heure ! » D'un bond je fus debout, équipé et sur la rue et un instant plus tard l'automobile m'emportait vers Bonifacio. La route touche à la mer près de la barre de rochers de Roccapina, calcinés et battus des vagues, étrangement découpés sur une crête que rongèrent à l'envi la mer et les météores. L'un d'eux affecte par en haut la forme d'un lion couché d'où son nom de Lion de Roccapina, écueil de granit, sculpture de cyclope, sentinelle avancée qui garde cette côte désolée. Puis le pays devient de plus en plus plat et désert. Subitement et sans transition, la route, jusque-là d'un jaune rougeâtre, devient par une ligne nette d'un blanc de craie. Nous sommes sur le calcaire ; le terrain est de craie. Nous touchons encore une fois la mer au golfe de Ventilègne. Nous contemplons, sur notre gauche, les rochers fantastiques des Monts de Cagna et, tout à coup, Bonifacio se dresse devant nous sur ses falaises crayeuses.

Bâtie en long sur son cap de calcaire, resserré entre un fiord très étroit au Nord et la mer des Bouches-de-Bonifacio au sud, cette ville d'un autre âge vous apporte une vision inattendue. Le flot du détroit a creusé la falaise en dessous, si bien que la ville s'avance en encorbellement sur la mer. Dans le roc très élevé et taillé à pic, la fureur des vagues a sculpté de profondes cavernes. Et, en contemplant cette falaise rongée dont les murs de la ville surplombent les parois déchiquetées, on n'échappe pas à l'impression angoissante que cela pourrait tout à coup s'écrouler et s'abîmer dans les flots. Fièrement campée sur cette table gigantesque que la mer entoure et qui présente un front de falaises verticales de plus de 60 mètres, la vieille cité féodale s'avance hardiment en face de la Sardaigne, dont les étroites Bouches-de-Bonifacio la séparent. « Si la Corse est ce qu'il y a de plus original et de plus pittoresque en Europe, Bonifacio est, sans contredit, ce qu'il y a de plus pittoresque et de plus original en Corse.

Outre la côte de Sardaigne, on voit surgir, dans le détroit, quelques petites îles, entre autres celles de Cavallo et de Lavezzi aux contours bizarrement découpés. C'est sur cette dernière que se produisit, en 1855, le naufrage de la Sémillante, l'une des plus tragiques catastrophes relatées dans les annales des sinistres maritimes. Un monument que l'on distingue nettement de la côte de Corse commémore ce douloureux événement.

Dr Jaquet.